

Atelier I - Le début de roman : comment ça commence ?

(Le texte ci-dessous est un début de roman qui a été poursuivi ensuite par son auteure, jusqu'à la mise au point de cette nouvelle entière)

SDF, souci de fille

- 1 -

Six heures sonnent au clocher de St-Augustin. Je n'ai rien avalé depuis le café-croissant de ce matin. Voilà plus d'une heure que je suis assise sur ce banc. Le soleil vient de disparaître derrière la barre d'immeubles, le vent se lève, faisant tourbillonner les dernières feuilles sèches des platanes. Je remonte le col de mon manteau, il fait froid... Il faudrait que je me lève, il faudrait que je bouge, mais pour quoi faire ? Pour aller où ? William doit être rentré de son travail maintenant, il a dû trouver mon petit mot, mais non, il ne viendra pas me chercher, il est bien trop fier et il s'en fiche à présent, une de perdue, dix de retrouvées !...

Je sors mon portable de la poche arrière de mon sac : pas de message, pas d'appel. Je suis seule, bien seule cette fois. Mais tu l'as voulu, ma grande, alors assume !

Une moto passe en pétaradant sur le boulevard devant moi. Ah, les lacets du Vercors cet été, sur le siège arrière de la Yamaha de William, la douceur du vent sur mes joues, c'était il y a seulement trois mois ou quatre... une éternité...

Tiens, l'éclairage public vient de s'allumer, je ne vais quand même pas dormir sur ce banc, je commence à être gelée et j'ai faim ! Allez, Agnès, c'est le moment de te prouver que tu as eu raison de quitter ton petit confort, ton petit nid douillet, il faut que tu la mérites, ta liberté !

Je me lève, ajuste les bretelles de mon sac à dos et gagne d'un pas ferme l'arrêt de bus tout proche.

- 2 -

Le jour pointe à travers les lames disjointes du store, je regarde ma montre : sept heures ! J'ai réussi à dormir au milieu de toutes les pensées qui m'agitaient, il est vrai que la nuit précédente avait été presque blanche. Je promène mon regard sur les murs écaillés de cette chambre d'hôtel bon marché où le hasard m'a conduite hier soir. Je sens l'angoisse et le découragement m'envahir à nouveau. Ai-je bien fait de partir ? Les bruits de la ville me parviennent à travers les fenêtres mal isolées et une certaine torpeur m'envahit. Je n'ai pas envie de quitter cette chambre protectrice, même si le confort y est minimal. Mais le film de ces derniers jours cauchemardesques défile à nouveau dans mes pensées.

Mardi soir dernier, 19h30, nous nous préparions pour aller au Théâtre du Rond-Point voir une pièce de Ionesco : l'eau chaude de mon bain coulait du mitigeur de la baignoire. Au moment où je passe la porte de la salle de bain pour aller récupérer

dans la chambre le gel douche acheté la veille, j'entends la voix de William au téléphone dans le vestibule, une voix bizarre, feutrée et joyeuse que je ne lui connaissais pas. Instinctivement, je m'arrête et tends l'oreille. Il ne m'a pas vue, il me tourne le dos. Les paroles que j'entends me clouent sur place, je me sens trembler de tous mes membres, mon cœur cogne comme un fou dans ma poitrine : « Mais oui, je viendrai la semaine prochaine... mais non, c'était seulement il y a deux jours, tu sais bien, chérie, le jour où tu avais ta petite culotte noire en dentelle... bon allez, je te laisse, je n'ai plus le temps... oui, moi aussi... au revoir mon amour, bisous, bisous, bisous partout... » Pendant qu'il raccroche, comme une funambule, je recule, assommée et referme doucement la porte de la salle de bain derrière moi. Tandis que les pensées se bousculent dans ma tête, je m'enfonce dans l'eau tiède avec l'envie de m'y noyer. William me trompe, William, en qui j'avais toute confiance, William mon compagnon depuis plus d'un an, William a une maîtresse ! Aussitôt, des petits détails de notre vie commune se bousculent dans mes circuits neuronaux et explosent comme des évidences : c'est vrai qu'il est souvent absent le soir et même dernièrement, un week-end tout entier où je suis restée seule : son prétendu séminaire n'était sûrement qu'un prétexte... Et le long cheveu blond que j'ai retrouvé récemment sur la manche de son costume en le rangeant dans le dressing... le préservatif aperçu dans la boîte à gants de la voiture... Quelle conduite adopter maintenant, l'affronter tout de suite ? Non, je suis une fille réfléchie, j'ai besoin de temps, ne pas agir à chaud, faire comme si je n'avais pas surpris cette conversation téléphonique que je n'aurais jamais dû entendre, qui ne m'était pas destinée...

« Tu as bientôt fini, Agnès ? Nous allons être en retard, ma chérie. »

Je prends une profonde inspiration avant de répondre : « Oui, oui, j'arrive ».

Mentir, feindre toute la soirée, faire comme si rien ne s'était passé, s'habiller, paraître, se laisser prendre par les mots des acteurs mais avoir du mal à suivre l'intrigue, parasitée par toutes les pensées et les questionnements qui m'assaillent, prétendre un bon mal de tête au retour dans notre appartement douillet, qui me semble hostile tout à coup et au matin, faire semblant de dormir au moment où William part pour sa journée à l'hôpital... William Lebrun, le grand chirurgien esthétique, le beau dandy des salles d'opération, le tombeur de ses riches clientes... Pourtant j'étais fière de lui, jusqu'à hier soir ! Et je pensais que notre bonheur durerait toujours, nous formions tous les deux un si beau couple, tout le monde le disait... Peut-être tout n'est-il pas perdu ? Peut-être n'est-ce qu'une passade sans lendemain ? Ce soir, à son retour, je lui parlerai, et je l'écouterai, je ferai tout pour sauver notre amour même si je dois faire des concessions... J'ai toute la journée pour m'y préparer.

Toute la journée aussi pour repasser le film des beaux jours écoulés... Tout a commencé il y a deux ans. À cette époque, j'étais serveuse au MacDo de Brive, un emploi que j'avais décroché en juillet 2013 juste après mon bac. Mes profs auraient bien aimé que je m'inscrive à la fac de Limoges, mais j'avais hâte d'être enfin

indépendante, de gagner ma vie par moi-même. Bien sûr, j'aurais pu demander une bourse mais je n'avais plus envie de dépendre de l'argent public, qui m'avait entretenue depuis ma naissance. Ma mère avait accouché sous X et je ne savais rien de mes origines. Ballottée de famille d'accueil en foyer, je n'avais pas tissé de liens forts, la vie m'avait promenée de-ci de-là, et je n'avais pas eu le temps de me faire de relations durables. Aussi, le jour où j'ai rencontré William sur les chemins escarpés de la toile www, ma vie a changé peu à peu au fur et à mesure des conversations qui nous ont rapprochés par clavier interposé. Nous avons beaucoup d'intérêts communs : les livres, le ciné, le théâtre, la nature, la peinture, la musique... Quelle émotion, ce soir où dans le petit appartement que je louais dans une barre de Tujac, je l'avais vu pour la première fois grâce à Skype ! Très vite, un projet de vie commune s'était dessiné : et c'est ainsi que six mois plus tard, je m'étais retrouvée sur le quai de la gare d'Austerlitz à attendre le prince charmant qui m'avait offert le billet de train pour la capitale. À partir de cet instant, j'ai vécu dans un conte de fée ! Dans son coupé Mercédès, William m'a conduite à travers les rues de Paris vers la luxueuse villa qu'il occupait dans le cœur de Neuilly et j'ai découvert pour la première fois de ma courte existence le luxe des beaux quartiers. William ne m'avait jamais parlé encore de ses conditions de vie, je savais simplement qu'il avait quinze ans de plus que moi, qu'il travaillait dans un hôpital. Il avait voulu me faire la surprise et aussi sans doute être sûr que je n'avais pas été séduite par sa fortune mais seulement par sa forte personnalité... Au début, je me sentais un peu déplacée dans cet univers qui était à cent lieues de ma vie précédente ! Mais je m'y suis très vite glissée avec délices... Une semaine après, la confortable voiture de William nous ramenait pour passer le week-end en Corrèze au Château de Castelnovel et me donner le temps de déménager mon minuscule appartement, débarrasser mes quelques meubles et ma petite Twingo hors d'âge, enfin passer chercher ma dernière paie au MacDo. C'était la fin des huit mois de liberté et d'indépendance que je venais de vivre pour la première fois de ma vie, mais je ne le savais pas encore et je tournais la page sans aucun regret...

Au retour à Neuilly, le rêve a continué et s'est même amplifié : je vivais dans un cocon protecteur, qui, à mon insu, annihilait peu à peu mon espace de liberté. Très vite, William a voulu assurer seul les finances de notre couple, j'ai renoncé sans plus réfléchir à mon compte en banque personnel, j'avais une nouvelle garde-robe, tous mes caprices étaient aussitôt exaucés et je ne m'apercevais pas le moins du monde que je devenais entièrement dépendante de mon compagnon. Après les attentats, il prétendit que je ne devais plus sortir seule dans Paris, il craignait pour ma sécurité. Nous faisons les achats tous les deux pendant ses nombreux jours de repos et c'était un grand plaisir pour moi de flâner à ses côtés dans les grands magasins et de m'offrir tout ce qui me faisait envie sans regarder le prix. Je pouvais aussi commander sur Internet tout ce qui me plaisait, sur les sites où sa carte bleue était enregistrée... Seule dans la villa en attendant son retour, les journées passaient de façon enchanteresse : j'avais à ma disposition tout le luxe que je n'aurais jamais imaginé dans ma courte vie précédente ! Piscine intérieure avec spa et jacuzzi, home-cinéma, bibliothèque-médiathèque avec les derniers romans et les derniers

films à la mode... William m'avait rapidement fait installer un petit atelier de peinture et bricolage où je pouvais à loisir occuper mes doigts. Le soir, nous allions ensemble une ou deux fois par semaine au spectacle où William me présentait fièrement aux nombreuses personnalités de son entourage. À la maison, ma vie se passait en farniente et distractions variées ; une femme de ménage venait trois fois par semaine et le réfrigérateur était si bien garni que je n'avais pas à me préoccuper des repas, sauf lorsque je décidais de me mettre en cuisine et de mitonner une surprise pour le repas du soir de mon prince adoré !

Un seul bémol à ce bonheur idyllique : la visite que nous avons faite il y a six mois chez les parents de William. Son père est lui aussi un chirurgien renommé dans une clinique privée de Bordeaux. L'accueil a été loin d'être chaleureux et on m'a tout de suite bien fait sentir que je n'étais pas née sur la même planète et que j'avais encore tout à apprendre des codes de ce monde-là. « Nous ne sommes pas racistes pour deux sous mais on veut pas de ça chez nous ! » comme chante si bien Pierre Perret pour Lily ! La visite s'est terminée rapidement et nous ne les avons pas revus depuis : je m'en suis bien passée, et l'amour de William suffisait amplement à mon bonheur.

Pendant plus d'un an, j'ai vécu dans mon palais protégé, seule ou en la charmante compagnie de mon amoureux, me laissant bercer par ses mots doux « Rien n'est trop beau pour ma princesse, je suis là pour satisfaire tous tes désirs... ». Comme j'étais confiante et insouciant ! Jusqu'à cette communication téléphonique, volée sans y prendre garde, avant-hier soir et à ce moment où le doute et la jalousie m'ont blessée irrémédiablement... Hier, je n'ai rien fait de toute la journée, tournant et retournant dans ma tête la conversation fatidique qui aurait lieu à son retour, pesant le pour et le contre, devant un choix difficile : continuer comme si rien ne s'était passé dans mon cocon douillet en essayant de ne penser qu'à mon confort, ou partir pour l'inconnu, sans aucune aide, sans le sou...

Quand j'ai entendu ses pas dans l'entrée, j'ai cru défaillir : il fallait plonger tout de suite, sans respirer, sans le regarder. « William, il faut que je te parle.

- Ah bon, vas-y !
- Hier soir, j'ai entendu au téléphone que tu parlais à une femme.
- Ah oui ! Tu m'espionnes maintenant, ça je ne te le permettrai jamais !
- Mais, je ne l'ai pas fait exprès...
- Exprès ou pas, je suis ici chez moi et je fais ce que je veux ! Et tu vas t'excuser immédiatement !
- Mais je n'ai pas à...
- Ça suffit, tu n'as rien à dire et je vais t'apprendre à m'espionner... »

La claque est partie avant que j'aie eu le temps de l'esquiver, puis un autre coup sur l'autre joue m'a renversée par terre. Les bouclettes de l'épais tapis blanc ont recueilli quelques gouttes rouges de mon nez qui saignait. William a quitté la pièce en claquant la porte et j'ai entendu sa voiture repartir dans la nuit...

Voilà où m'a mené mon aveuglement ! J'ai la tête qui tourne, mais les idées parfaitement claires. Je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison qui n'était qu'une prison dorée. La violence de William et la douleur physique sur mon visage viennent de m'ouvrir les yeux : je ne suis depuis plus d'un an qu'une marionnette entre ses mains, une poupée de luxe entretenue, une fille de la DAS qui a renoncé en toute inconscience à son désir de liberté, à son indépendance, à toutes ses convictions ... La colère assèche rapidement les larmes de mes yeux. Il faut que je parte immédiatement, avant d'avoir réfléchi à tout ce que je laisse et à l'inconnu qui m'attend dehors. Je rassemble à la va-vite quelques vêtements dans un sac à dos, prends une couverture chaude, enfile mon manteau et m'enroule dans une écharpe pour cacher mon visage tuméfié. Je prends quelques provisions dans la cuisine, je récupère quelques billets et pièces dans un porte-monnaie qui traîne dans le vestibule et referme derrière moi pour la dernière fois la lourde porte d'entrée aux moulures saillantes.

Dans la rue, les lampadaires sont allumés, l'air d'automne est encore doux, je marche sans me retourner jusqu'à la première station de métro : mettre de la distance entre nous, tourner la page le plus vite possible, mais qu'est-ce qui m'attend à la page suivante ? Je me laisse bercer par les cahots de la rame et décide de descendre gare de Lyon : là, parmi les passagers de la nuit, je vais pouvoir dormir un peu sur un banc dans la salle d'attente chauffée. Une nuit bien étrange, avec des petites bribes de sommeil agité, le confort de mon lit douillet manquant à mon corps endolori... Puis la journée a passé, et le soir, je me retrouve sur ce banc près du périph', puis dans un bus parti au hasard de la nuit, qui m'a conduite jusqu'à cette misérable chambre d'hôtel d'où il faut bien que je m'extirpe à présent. D'abord compter les quelques billets dont je dispose : assez pour manger à midi mais la nuit prochaine, il faudra trouver une autre solution... Je ne peux pas m'en sortir seule, il va falloir que je demande de l'aide, de plus il fait plus froid et un léger crachin tombe sans discontinuer. J'erre dans les rues sans but. Tiens, une affiche sur ce mur indiquant la permanence des Restos du Cœur. On me sert une soupe bien chaude qui me réconforte un peu. On m'indique une adresse où je pourrai passer la nuit prochaine au chaud. Voilà pour aujourd'hui, mais pour demain ? Si j'essayais de téléphoner à mon ancien employeur au MacDo de Brive ? Il doit me rester assez pour prendre le train pour la Corrèze ... Tout effacer, tout recommencer, ces mois derniers n'ont été qu'une parenthèse, un rêve. Il est bien temps de se réveiller à présent... Allez, Agnès, tu remontes le temps, tu repars à l'envers, tu n'as que quelques pas à faire vers la gare d'Austerlitz...

- 3 -

Deux mois de galère dans une ville de Brive en hiver, triste et froide. Au début, j'ai retrouvé le chemin du Resto du Cœur local pour un repas par jour et j'ai dormi le plus souvent à la gare ou sur un banc de jardin public quand il ne faisait pas trop froid. Par chance, début janvier, le Mac Do a bien voulu me reprendre pour remplacer un serveur démissionnaire. Grâce à mon CDI, j'ai loué à bas prix un

appartement à quelques pas de celui que j'ai laissé l'an passé dans la zone de Tujac, je me rends à pied à mon travail mais espère rapidement avoir assez d'économies pour me racheter une petite voiture d'occasion... Je reprends goût à la vie, surtout depuis hier : le test de grossesse s'est révélé positif ! Je suis enceinte ! Un tout petit bébé est en train de pousser dans mon utérus, un tout petit qui ne sera qu'à moi, qui n'aura que moi, qui ne connaîtra son papa que dans une belle histoire : celle que je ne manquerai pas de lui raconter quand il sera assez grand pour comprendre ! C'est l'histoire fantastique d'une princesse qui s'est offerte quelque temps sans limites à un beau prince de Neuilly prénommé William !...

Marie-Thérèse Laborde

* * * *

Atelier II - Le portrait

Adélie

Adélie était une mère chats. Dans son salon, aux couleurs sépia, le temps s'était arrêté il y avait de cela quarante ans. On ne lui connaissait pas de mari, on l'appelait « la vieille fille », mais pourtant elle était veuve. Ses cheveux à présent gris-blanc étaient relevés en un petit chignon bas qu'elle confectionnait chaque matin après les avoir brossés longuement. Ils étaient si longs que je n'en voyais pas la fin. J'adorais venir l'épier les matins où je me levais tôt, à travers les volets entrouverts de la cuisine. C'était l'été et je venais chez ma grand-mère sa voisine, passer deux mois pour « les grandes vacances ». Je me hissais sur la pointe des pieds. Adélie, après avoir tiré sur ses cheveux, les rassemblait en une grande natte que par la suite elle entortillait entre ses doigts pour en former un macaron en colimaçon. Elle camouflait savamment l'extrémité et attachait l'ensemble à l'aide de seulement trois épingles à cheveux. Combien de fois par la suite ai-je essayé sans succès de l'imiter ! L'architecture de ma tignasse trop épaisse finissait toujours par retomber au bout de quelques minutes, et je renonçais.

La vieille fille aux chats préparait ensuite un café noir à base de chicorée, vieille habitude héritée de la guerre. Je ne sais combien de chats vivaient là sous le même toit. Il y en avait de tout âge, de toutes couleurs, qui dormaient un peu partout, qui sur un canapé Louis XV, qui sur une tablette de la commode empire, qui sur le fauteuil Napoléon. Son intérieur me faisait l'effet d'un vieux musée. Adélie s'installait ensuite dans le vieux fauteuil brun et or, près de la fenêtre, avec le journal de la veille apporté par une de ses voisines. Elle commençait toujours par la rubrique « nécrologie ». Minette, une petite chatte « écaille de tortue » et borgne de

l'œil droit lui sautait sur les genoux. Ensuite, quand arrivait le boulanger dans sa camionnette blanche et qu'il klaxonnait deux fois, elle se levait péniblement pour s'avancer à petits pas hésitants au dehors. L'arthrose qui avait pris possession de ses genoux, de ses poignets et de sa nuque, la faisait cruellement souffrir. Sa baguette fraîche lui était réservée et posée sur la boîte aux lettres. Les jours de pluie, le boulanger venait jusqu'à sa porte, et elle lui en était reconnaissante. Quand je venais lui rendre visite avec ma grand-mère à l'heure du goûter, elle ne manquait pas de me trouver un petit quelque-chose du fond au son placard qui satisfaisait à coup sûr ma gourmandise. Adélie était une femme généreuse. Elle avait des yeux gris-bleu et profonds, un visage harmonieux légèrement ridé. Sa silhouette petite et frêle semblait cependant tenir contre vents et marrées. Aucun chat encore n'avait eu raison de son équilibre. Elle évoluait lentement dans l'espace, et il émanait de sa personne une force tranquille, une harmonie à son milieu.

J'ai appris bien plus tard qu'Adélie n'était pas dupe de mon manège, et que se sachant épiée le matin, elle prenait toujours plus de temps à brosser ses cheveux affinés par les ans et à parfaire sa coiffure. Au milieu de tous ses félins alanguis par la chaleur de l'été, elle m'apparaissait comme irréelle dans le clair-obscur de la pièce. Je me hissais un peu plus sur la pointe des pieds, me penchais en avant en prenant garde de ne pas renverser le pot de géranium, et là, je comptais les sujets de ma reine, car j'imaginai qu'à la voir ainsi vivre au milieu de si beaux meubles, du sang royal coulait forcément en elle. Puis, dès qu'elle attrapait son journal, je filais à mes jeux d'enfants...

Evelyne Coquard

Portrait

Pour la énième fois j'ouvris cette montre à gousset qui ne me quittait jamais... comme elle et son souvenir entêtant désormais perdu dans les limbes de mon cœur. Elle dont la longue silhouette avait fait frissonner mon regard, dans ce parc, un beau dimanche de printemps.

J'étais assis sur un banc et lisais le quotidien du matin quand elle était passée devant moi. Sa longue robe en taffetas avait frôlé mes jambes alors qu'elle amorçait, pour s'asseoir, une virevolte dont la puissance la fit s'échouer lourdement sur l'assise du siège. Je n'osais la regarder, craignant d'augmenter la gêne que je supposais induite par son extravagant exercice, mais son éclat de rire libéra mes yeux qui se posèrent alors sur elle. Un fou rire s'empara de moi et cette gaiété commune s'entrecoupa de présentations saccadées.

C'est ainsi que j'appris qu'elle était institutrice, métier exercé avec passion, et à voir la douceur de son visage, aux traits fins et délicats, éclairé par le pastel de deux yeux caressants, nul doute que les enfants devaient se sentir bien auprès d'elle. Sa voix quant à elle était empreinte d'une palette de vibratos qui dénotaient ses capacités de joie, d'autorité, de calme mais aussi de tristesse, comme celle qui s'échappait de ce portrait lové dans le creux de ma main.

Je n'ai gardé d'elle que cette photo alors que tant d'autres auraient été de bien meilleurs témoins ; pour les unes de sa vie mondaine, pour les autres de nos joies partagées et de l'amour qui nous unissait.

Je n'ai jamais pu savoir pourquoi elle avait subitement revêtu un voile de tristesse et s'était peu à peu éloignée de moi. Que se cachait-il derrière ces non-dits, dans cette non-présence ? Je choisis de la supposer très secrète, rejetant l'idée d'une latente instabilité, mais rien ne put arrêter sa progressive estompe jusqu'au jour où je reçus d'elle un ultime cadeau : cette photo sur laquelle, placée de profil dans un jeu d'ombre et de lumière, elle laissait son regard se refuser à toute joie de vivre.

Je sus alors que je ne la reverrais jamais.

Françoise Cartron

* * * *

Atelier III – Le Journal

Journal

23 Juillet 1970

Aujourd'hui j'ai 14 ans.

Pour la première fois, je me sens triste, en ce jour d'anniversaire. Triste, lourde, stupéfaite, effrayée, terrorisée.

Hier soir, mes parents m'ont autorisée à regarder le programme télé. « Les dossiers de l'écran » avec Armand Jammot.

D'ordinaire, j'aime cette émission. Un film support suivi d'un débat parfois houleux mais toujours intéressant qui m'aide à découvrir ce monde dans lequel je rentre à peine, avec un peu d'hésitation, sans conviction, avec au fond de moi déjà quelque chose qui gronde, comme les grondements d'un volcan endormi, signes avant-coureur d'éruptions futures.

Dans le grand canapé, tissu Jacquard chocolat, mes petites fesses taille 34 se calent en vue de la bonne soirée hebdomadaire. Je suis seule. Mes parents ne regardent jamais la télé avec moi.

A! ma chère Anne!

Je me souviendrai de ce jour. Le film suivant la musique « à la Beethoven » :

Nuit et brouillard

27 Juillet 1970

Chère Anne

Wagons, cadavres, cris, horreur, témoins anéantis.

Cela fait trois jours que je pleure, que j'ai peur.

Mon imagination m'a envoyée à Birkenau.

Tout cela avait l'air si vrai.

Il faut que je sache.

3 août 1970

Chère Anne

Cela fait dix jours que je te cherche.

Je viens de te trouver dans la petite librairie de la rue du Commandant Mowat où habite ma grand-mère. Tu as écrit un journal toi aussi alors que tu étais cachée avec tes parents dans ton grenier, dans l'arrière-cour d'un magasin tenu par des amis courageux qui ont accepté de te cacher, toi et les tiens. Je savais à quoi il te fallait échapper.

Te lire est un régal.

C'est à la fois passionnant et effrayant.

Ton journal s'appelle Kitty.

7 août 1970

Chère Anne,

C'est terrible, terrible.

Je sais ce qui va t'arriver.

Je l'ai lu sur la page de garde.

C'est bientôt la fin du livre, la fin de ton amour pour ton père, pour ta sœur, pour Jérémy ; la fin de tes escapades excitantes et feutrées sur le toit du local, avec lui, sous les étoiles. Rêves d'espoir et d'amour qui enveloppent une Amsterdam affamée et martyrisée. Silence trompeur de la ville endormie où se glisse furtivement, sous chaque palier, l'armée du malheur.

La fin de la faim, la fin des angoisses, du silence à respecter, la fin des disputes pour les rares biscuits mous à partager, la fin des petites joies aussi, la fin de l'amitié, la fin de la solidarité.

La fin de l'humanité.

3 Novembre 1970

Chère Anne,

Pardonne-moi.

Jamais je ne pourrai tourner la dernière page.

Je m'en veux. Je n'ai aucun courage et pourtant je le dois, je te le dois, je le leur dois, je le dois mille et cent fois.

Ma chère Anne, dis-moi quand et comment tourner cette page?

15 Avril 1971

Chère Anne,

Aujourd'hui , j'ai tourné enfin la page.

Ton journal s'arrête.

Tu n'écriras plus jamais.

Alors c'était vrai.

Quel vide me laisses-tu?

Quel vide laisses-tu au monde entier?

Je me sens seule.

Je me sentirai toujours seule.

Enfin ! de temps en temps je viendrai voir quand même si tu n'es pas revenue.

Isabelle Bernède

Pages de journal

7 mai 2016 – page 297 : Je viens d'arracher la page de l'éphéméride accrochée au mur entre la porte d'entrée et la vieille pendule comtoise héritée de mes parents. Demain, c'est mon anniversaire : 90 ans ! Je vais sûrement recevoir plusieurs coups de téléphone : les petits-enfants, les « arrière » aussi, peut-être... Ah, c'est vrai, Maryse m'a dit qu'elle viendrait demain après-midi. Huit jours que je ne l'ai pas vue ! Elle devrait penser un peu plus souvent à sa vieille mère, mais elle est si occupée... Elle va sûrement m'apporter un bouquet de fleurs, comme tous les ans, ça lui donnera bonne conscience pour me laisser ensuite à ma solitude...

C'est drôle, quand j'étais petite, il y a si longtemps, on n'avait pas de cadeau d'anniversaire, pas de gâteau, pas de bougies, c'était un jour comme un autre. Ah, je me souviens ! Le 8 mai 1945, le jour de mes 19 ans, la fin de la guerre ! Les cloches qui sonnaient à toute volée à l'église de Mansac, le tintement joyeux qui se répercutait de colline en colline. Si je ferme les yeux, je les entends encore : c'était pour moi qu'elles sonnaient ! Le plus beau des cadeaux !

Mais je m'arrête, j'entends le facteur qui m'apporte le journal : je vais l'ouvrir à la page nécrologie comme d'habitude puis je ferai mes mots croisés et le sudoku si je ne m'endors pas dessus !

9 mai 1916 – page 298 : Six coups de téléphone hier!

Maryse a remplacé les fleurs par des chocolats cette année et elle m'a grondée parce que j'étais sortie l'accueillir sans mes cannes. Elle m'embête... Mais heureusement que je l'ai, elle !

19 mai 2016 - page 299 : Dix jours que je n'avais pas ouvert mon cahier, dix jours sans histoire. D'ailleurs je dois le ménager, il ne lui reste que deux pages vierges. Maryse m'en achètera un autre : il faut que je l'ajoute sur la liste des courses. Je ne le remplirai sans doute pas, ce quatrième cahier... Combien de pages encore ? Je me souviens parfaitement de la première page de mon premier cahier, le 6 décembre 2010, le jour où je suis enfin rentrée chez moi avec un bout de plastique tout neuf dans ma hanche droite, après quatre mois interminables : deux à l'hôpital et deux chez Maryse. Ça alors ! Ca fait plus de cinq ans que j'écris comme ça, quand ça me prend. Je crois que ma main tremble un peu plus maintenant et que les lettres se mélangent, mais tant pis, personne ne me lira...

Ecrire me rappelle le temps où j'allais à l'école de Mansac... Je peux encore sentir l'odeur de l'encre violette, celle des pupitres cirés avant les vacances, celle de la soupe que la maîtresse faisait réchauffer sur le poêle de la classe pour midi !

20 mai 2016 - page 300 : Vu personne aujourd'hui, même pas le facteur ; je devais dormir dans mon fauteuil quand il a passé.

30 mai 2016 : Il pleut, j'ai rêvé que j'avais huit ans et que j'avais perdu toutes mes dents ! Hihi !

8 juin 2016 - page 301 : Je commence mon quatrième cahier ; je m'applique comme quand j'avais six ans et que la maîtresse, Madame Dumond, nous en donnait un nouveau, qui sentait bon le papier neuf, avec un joli buvard rose. Mais aujourd'hui, je n'aurai pas de bon point : je crois que ma main tremble un peu trop fort !...

30 juin 2016 : Je n'ai écrit que six lignes en un mois. A ce train-là, il faudra que je vive jusqu'à 150 ans pour le remplir, mon quatrième cahier !

Marie-Thérèse Laborde

Journal

Pas de date

Une journée comme une autre... ou pas. La pluie reviendra, le soleil réapparaîtra... « après la pluie le beau temps » tintinnabulent gaiement mes livres d'enfance...mais ils sont loin, tiens, comme ces étoiles qui éclaboussent la fenêtre des scintillantes promesses de milliers de galaxies. Un monde sans fin où je déambule, petite particule infime qui, comme tout un chacun, cherche sa raison d'être, les réponses aux pourquoi et aux comment... « Voici pourquoi ; voilà comment » encore le titre d'un compagnon de mes jeunes années qui vient tambouriner à la porte des souvenirs.

C'est toujours au moment où le soleil s'engourdit pour laisser la lune prendre ses quartiers de nuit que ces pensées, somme toute très quelconques, viennent bercer des interrogations sans fin.

Il est tard. D'habitude, je n'ai pas la main assez rapide pour coucher sur mon carnet les idées qui me traversent l'esprit mais, ce soir, je me sens glisser dans un flou non artistique. En fait, je crois que je m'endors.

Le lendemain

Une bonne nuit de sommeil, une journée bonne à croquer la vie et me voici de nouveau, ce soir, installée devant une page blanche mais en meilleur bien d'inspiration.

Je me suis endormie hier dans les étoiles et j'ai fait un voyage intergalactique largement conditionné par une préalable et remarquable émission sur les OVNIS. Amusant ? Oui et non. Les civilisations extraterrestres ont toujours questionné mon esprit. Peut-être pourraient-elles, si tant est qu'elles existent et soient pacifiques, apporter un précieux réconfort à une terre qui se croit orpheline et dont l'orgueil déconcertant la plonge dans des comportements extrêmes.

“Pauvre monde”, exprimait déjà mon aïeule ! Oui, pauvre parce que maltraité mais tellement riche aussi de tant d'implications individuelles ou collectives dans des actions qui tendent à panser les blessures et à redonner place à la vie là où règnent, quelle qu'en soit la forme, la souffrance et la mort.

Mais qui aura un jour le courage de mettre tout cela en exergue ?...à suivre !

Françoise Cartron

Ode à un journal jamais écrit

Il aurait pu se faire que j'écrive un Journal ! Bon, je commence : Mon Journal, mercredi 9 Mars 2016, impression très curieuse... Nous sommes six réflexions penchées sur nos feuilles blanches, à carreaux, que sais-je encore. Quoi ! écrire un journal, quel est ce piège ? mais oui, c'en est un, piège tendu par Chantal.

Dans la salle les interrogations fusent, on sent l'habitude qu'ont ces Dames de réfléchir. Haut les Coeurs, Femmes, puisque c'était hier la Vraie Journée, mardi 8 mars, tiens voilà un fait marquant. En même temps, dehors le Soleil perce le tumulte des gouttes, se glisse derrière le vent rabatteur, un petit signe, quoi. Et moi, moi, le moral en bataille, je me bats joyeusement.

Je n'ai jamais su m'y tenir... (commencer, oui, presque régulièrement avec un sentiment très pur de haute satisfaction, de grande puissance, mais de là à régulariser la situation, que nenni, sans doute la paresse l'emporte car il faut de la discipline pour couler sur le papier, comme on dit, son ressenti du jour, et surtout couler des idées claires de préférence si on en a). Et si j'en profitais, si enfin je me glissais dans la peau du besogneux, du journalier régulier, du vrai écrivain, quoi !

Bon... tout bien réfléchi, aujourd'hui 16 h 20, je ne commencerai pas de journal ... Seul un compte rendu vague, un peu opaque, d'un après midi agréable mené rondement témoignera. Je me rattraperai demain... ou après-demain, ou même, peut-être, après après-demain !

Ecrire un Journal ! Quelle idée fantaisiste !

Claudie Alary



Journal d'un clown

Mardi 08/03/2016

Aujourd'hui, le temps est à décorner les taureaux. Le vent souffle si fort que j'ai été dans l'obligation de mettre un cache-nez par dessus mon si authentique chapeau rouge. Comme si j'avais voulu préserver la chaleur autour de mes oreilles et de mon cou.

Je me faisais penser à ces œufs de Pâques, friandises et gourmandises bien emballées. Ceci étant dit, je ne me voyais pas batifoler dehors de la sorte, du moins pas bien longtemps. Je suis sorti pour aller chercher quelques croissants pour mon petit déjeuner et mon pain pour ce midi.

Étant de toute évidence gourmet, j'ai préparé mon repas aux petits oignons. À la vue de ce temps, je me suis permis une fricassée et une potée. J'ai bien nettoyé les légumes et pris ce que j'avais réservé du restant de mon souper d'hier soir (du cœur de veau). La sauce était peu abondante mais elle parfumait ma demeure entière — mon « espace », vaudrait-il mieux dire, à l'instant où je t'écris à toi, mon petit journal, car tu es le seul à connaître le délicat cocon dans lequel je réside.

En bref, telle était ce matin mon existence : préparation à la fois intrépide et majestueuse dans cette intention du bon goût, devant ma planche à découper. Il y a quelques années, je l'avais sculptée dans une partie d'un cheval de bois et parfois, lorsque j'avais terminé mes préparatifs de repas, je me prenais à restaurer « mon œuvre ». Après manger, j'ai donc utilisé un petit outillage afin de reciseler quelques formes, qui dans la crinière, qui sur le gigot. Le flan du cheval me convenant je n'ai pas insisté.

Les rayons du soleil se montrant, je suis parti faire une petite virée au bord du bois qui jouxte mon abri. Revenu à la maison de bonne heure et de bonne humeur, j'ai remis ma potée sur le feu, à feu doux. Ce sera d'autant plus jouissif...

Mercredi 09/03/2016

Cette nuit le vent a fait claquer les volets, ce qui m'a réveillé. J'ai mis un peu de temps à me rendormir. Aussi, comme ça m'arrive quelquefois, j'ai écouté la radio. Il y avait du clavecin et après de la trompette. Entre-temps, j'ai dû traverser un moment d'endormissement, la cohésion n'y était plus tout à fait. J'étais tranquille et rassasié depuis la veille.

Jeudi 10/03

Me voilà ce matin et la ritournelle reprend, mon état est bon. Je pense aller chercher des chocolaines ce matin. Je n'ai toujours pas réfléchi aux suggestions de repas, ce sera pour plus tard. En discutant avec la boulangère des idées me viendront.

À mon retour de ma promenade matinale, je te raconte qu'en fait c'est moi qui ai donné une idée de repas à la boulangère. J'étais tout à fait satisfait de l'enthousiasme qui ressortait de l'attitude de ma boulangère bien aimée. Je lui ai décrit avec maints détails ma recette...

Marie-Christine Perrot

* * * *